

science : il en faut pour faire un homme. Prenons, dès maintenant, des habitudes de travail et de réflexion. Par un travail quotidien, préparons-nous à l'austère exercice du devoir, afin de pouvoir l'accomplir un jour sur un plus grand théâtre. Pénétrons-nous de principes solides, de convictions inébranlables. Enfin soyons des hommes tels qu'il en faut : des hommes de volonté et de caractère. Et pour être assurés de marcher dans la bonne voie, nous n'avons qu'à suivre les sages avis de ceux qui nous dirigent. Ainsi préparés, soyons sans crainte, l'avenir est à nous. Rangés autour de l'arbre de la vérité, nous pourrons, sans pâlir, regarder l'orage déchaîné sur lui. Sans crainte comme sans faiblesse, fiers du noble drapeau qui nous guide, nous marcherons à la rencontre de l'ennemi, quelque puissant qu'il puisse être. Le succès de la bataille n'est pas douteux, si les soldats sont bien aguerris.

FRS TREMBLAY, jr,
Élève de Rhétorique

M. RIVARD

Notre distingué professeur de déclamation, rappelé à Québec par d'impérieuses circonstances, a quitté Chicoutimi depuis huit jours. Les citoyens de la ville, comme les habitants du Séminaire, ont témoigné hautement des regrets que ce départ leur fait éprouver. Les uns et les autres savent quelle perte ils ont faite. D'avoir acquis, en quelques années, tant d'estime et tant d'amitié vraie, cela indique, mieux que ne feraient de longs discours, quelle est la valeur du citoyen et de l'ami.

Au Séminaire, il s'ajoute, à ces sentiments, beaucoup de reconnaissance. Avec un dévouement qu'aucun éloge ne saurait égaler, l'éminent artiste s'est appliqué à former notre jeunesse à tous les secrets de la diction la plus parfaite ; et le public a pu juger, plusieurs fois, des brillants résultats qu'ont obtenus ses efforts. Longtemps encore, croyons-nous, un enseignement si remarquable fera ici sentir son influence.

Notre journal ne saurait, lui non plus, oublier ce qu'il doit à M. Rivard, et désire lui en témoigner sa gratitude. Nous avons heureusement l'assurance de pouvoir compter encore sur le précieux secours de sa collaboration.

O.

REPONSE DE COLAS A ABNER

Mon cher Abner,

Je ne suis pas charmé du dernier paragraphe de ta lettre : annoncer à l'univers en style fleuri que Colas n'a jamais visité le Saguenay, c'est pousser un peu loin le culte de la vérité. Ta religion, d'ailleurs, ne me paraît pas constante. Il y a, en effet, un "peu de neige" et une "température douce" qui ressemble fort à une... figure littéraire.

As-tu admiré, l'autre jour, un trait flamboyant, sorti de la tête d'Alphonse Daudet ? Il s'agissait d'écrire quelque chose de charmant, à l'occasion du jubilé musical de Johann Strauss, le compositeur de valse. Les écrivains de la vogue allaient lutter d'esprit, de délicatesse et de bon goût : il fallait sortir tous ses moyens. Daudet eut cet éclair, ou à peu près : "Monsieur, comme il n'y a rien de plus précieux que la vie, je propose que nous adressions une pétition au Bon Dieu (style Daudet) pour lui demander de prolonger la vôtre." Dans le même morceau il compare l'humanité à un petit âne qui rue ! C'est décourageant pour les jeunes. Que faudra-t-il donc trouver pour briller un peu à côté de ce soleil ? Et dire que le pauvre homme s'épuise depuis des années en rayons aussi dispendieux, lancés à profusion !

Dans un de ses contes, il met en scène un prêtre qui s'en va, par des chemins difficiles, administrer les derniers sacrements à un mourant. Ce sujet, n'est-ce pas, a inspiré des pages magnifiques aux plus illustres écrivains. Ils ont peint en termes émus l'héroïsme tranquille du curé de campagne, exposé à chaque instant à risquer sa vie dans la lutte contre les éléments et la contagion, pour porter les dernières consolations et les derniers secours de la religion à un chrétien qui gémit là-bas, sur un lit de douleur, dans les étreintes de l'agonie.

Sais-tu ce que Daudet a vu dans cette scène sublime de dévouement, de charité, de foi et de douleur ? Il a vu l'occasion de se moquer, avec des traits d'esprit non dégrossis, du mourant, du prêtre, de la présence Eucharistique et du nom de Dieu.

Le curé doit partir immédiatement après son dîner, à l'heure où il a coutume de prendre son repos : "Seigneur, je vous l'offre," lui fait dire le fin et délicat narrateur. Puis

voici revenir l'âne. Lisons plutôt : "Seigneur, je vous l'offre, pensait le saint homme en soupirant, et monté sur son âne gris, avec son Bon Dieu devant lui, en travers du bât." Est-ce assez fin ? Mais voici le trait le plus acéré : "L'âne pareillement, le pauvre âne, soupirait : Seigneur, je vous l'offre."—Je suis ébloui, aveuglé, par ces éclairs pétillants et fulgurants, et je ne sais plus distinguer (qu'on me pardonne,) ce Daudet de baudet.

C'est la faute du premier aussi : puisqu'il se plaît à se montrer si souvent en compagnie du second, il devrait tâcher de prendre une figure qui fasse contraste.

Après ces préliminaires, M. Daudet raconte une histoire baroque, qu'il termine par un blasphème tout à fait spirituel. Admire-moi cela : "Quand luira pour la France le jour de la revanche, ce n'est pas au vieux Sabaath, le sanguinaire ami d'Augusta et de Guillaume, ce Sabaath qu'on prend avec des *Te Deum* et des messes en musique, non, ce n'est pas à celui-là qu'il faudra adresser nos prières, mais au Bon Dieu de Chamillé."

Allez écrire après cela.

Pour ne pas fausser l'esprit de mes jeunes amis, les Humanistes, qui liront ceci, je leur ferai remarquer qu'Alphonse Daudet, dans ses contes, est quelquefois charmant, digne même d'être étudié avec profit. C'est lorsqu'il se contente de raconter et de peindre. Il peint admirablement. D'un mot, il fait vivre une scène sous nos yeux. Sa narration est rapide, alerte. Mais s'il s'avise d'apprécier et de juger, il perd son chemin : on sent qu'il n'y est plus. Quand il veut faire de l'esprit, il réussit rarement. C'est ordinairement lourd et de mauvais goût. C'est son talent de conteur qui a fait sa réputation.

Ton ami

COLAS.

FAVEUR OBTENUE

par l'intercession du Vén.

MGR DE LAVAL

Saint-Augustin (Portneuf), 21 mars 1895.

Reconnaissance à Mgr de Laval pour avoir arraché à la mort et ramené à la santé une de mes sœurs qui était très gravement malade.

F.-X. BÉLANGER, Ptre